

RIEN DANS MON ENFANCE

éric pessan

rien
dans mon enfance

l'œil ébloui

Couverture d'après une affiche typographique
réalisée par l'auteur, Musée de l'imprimerie de Nantes, 2021

© l'Œil**bloui**, 2022
ISBN : 978-2-490364-34-3

*Toute mon enfance est restée si brûlante dans
ma mémoire qu'aujourd'hui encore chaque mi-
nute de ces années-là revit en moi avec autant
de chaleur et d'émotion que si c'était hier qu'elle
eût fait tressaillir mon sang.*

STEFAN ZWEIG,
Lettre d'une inconnue (1922)

RIEN DANS MON ENFANCE – bon sang ! – ne laissait présager que tout serait toujours aussi compliqué.

Rien dans mon enfance où, allongé l'été sous l'immensité du ciel, je repoussais l'heure de me coucher pour compter les traînées des bolides et relier les lumières des constellations ne m'a résigné à ne regarder que mes pieds.

Rien dans mon enfance où mon grand-père m'invitait à déposer une pièce dans la paume des mains des mendiants peu nombreux installés à Bordeaux, autour du marché des Capucins, ne laissait entrevoir qu'adulte, je m'habituerai à voir des gens dormir par terre dans les rues, à passer devant des tentes crasseuses installées sous des ponts, à vivre au quotidien en côtoyant en toute indifférence la misère, l'exil, la pauvreté et le déracinement.

Rien dans mon enfance – *Si tu n'es pas sage il ne passera pas* – ne m'a donné envie d'aimer ce gros bonhomme rouge vindicatif et rancunier, comptable de mes actes.

Rien dans mon enfance choyée par des grands-parents communistes et un grand-père déporté ne m'a habitué à l'idée que l'extrême droite soit inmanquablement présente au second tour de chaque scrutin national.

Rien dans mon enfance ne me garantissait qu'un jour les Russes et les Américains ne fassent pas sauter la planète à grands coups de missiles nucléaires intercontinentaux.

Rien dans mon enfance ne m'a préparé à ce qu'un type comme Jeff Bezos – qui gagne 142 667 dollars par minute et vient de breveter un bracelet qui donnera en temps réel la position de ses employés, les dénonçant s'ils cessent trop longtemps de bouger – soit admiré par certains et non immédiatement lapidé.

Rien dans mon enfance ne m'a assez anesthésié pour que je constate sans douleur qu'une ONG puisse être accusée de sauver des vies en Méditerranée par un ministre de l'Intérieur.

Rien dans mon enfance où j'espérais encore qu'il existe des continents inconnus, des pays à découvrir, des îles secrètes et des vallées jamais atteintes ne m'a résigné à ce que les derniers éléphants et les derniers lions sauvages soient tous identifiés et bagués ou tatoués.

Rien dans mon enfance ne m'a résigné à être filmé pour ma sûreté, géolocalisé pour mieux me servir, contrôlé par des radars pour me garantir une meilleure sécurité, espionné et archivé pour cerner au mieux mes centres d'intérêt, tracé pour la garantie d'une meilleure assurance confiance.

Rien dans mon enfance ne pronostiquait qu'un jour, même le sol sous mes pieds, l'air que je respire, l'eau que je bois, l'ADN qui me constitue, seraient dérobés par une poignée de milliardaires qui peuvent compter sur le désir de cupidité d'une foule immense d'auxiliaires zélés.

Rien dans mon enfance n'aurait pu prévoir que Deep Purple, AC/DC ou les Rolling Stones feraient encore des tournées.

Rien dans mon enfance ne présageait que des deux nouveaux partis qui se sont présentés pour la première fois aux élections présidentielles de 1974, les écologistes (1,32 % des voix) et le Front national (0,75 % des voix), seul le Front national se présenterait en 2017 et remporterait 21,30 % des suffrages au premier tour.

Rien dans mon enfance ne m'a tanné le cuir pour accepter que 1,6 milliard de personnes n'aient pas accès à de l'eau potable tandis qu'elle sert à arroser des terrains de golf ou produire artificielle-

ment de la neige pour des stations de skis installées en plein désert.

Rien dans mon enfance, où je voyais les visages soucieux des grandes personnes et pensais qu'elles partageaient le poids d'immenses secrets liés à l'ordre des choses, ne laissait deviner qu'elles étaient simplement harassées et qu'elles n'avaient pas plus que moi enfant la réponse aux questions essentielles.

Rien dans mon enfance n'annonçait que le progrès qui allongait nos espérances de vie rallongeait également nos inquiétudes.

Rien dans mon enfance où l'on m'inculquait les leçons de l'Histoire ne m'aurait aidé à entrevoir que le nom de Mussolini s'afficherait de nouveau en lettres géantes sur des affiches électorales et que l'extrême droite italienne oserait présenter l'arrière-petit-fils d'un dictateur fasciste aux élections européennes.

Rien dans mon enfance n'augurait d'un temps où De Mesmaeker finirait par signer ses contrats, Gaston serait licencié pour faute grave sans indemnité, Spirou et Tintin perdraient leur emploi de journaliste suite à des ruptures conventionnelles collectives prévues par la loi Travail, Had-dock perdrait un œil d'un tir de flashball lors

d'une manifestation de retraités de la marine marchande, le village d'Astérix deviendrait propriété d'un conglomérat coréen – la taille des menhirs étant maintenant sous-traitée en Indonésie – et, après avoir renoncé à la cigarette, au whisky et aux jurons, Lucky Luke emploierait dorénavant un pistolet à confettis pour ne pas donner une image trop violente du Far-West.

Rien dans mon enfance où – *toc toc toc, toc toc, toc toc toc!* – le théâtre, c'était une fois par semaine sur TFI, avec Jacqueline Maillan, Jacques François, Francis Perrin et Micheline Dax, dans des décors empesés et empoussiérés de Roger Harth et des costumes de Donald Cardwell, en direct du théâtre Marigny – *Ciel mon mari!* – ne me prédisposait à découvrir ce qu'est vraiment le théâtre, et encore moins à désirer en écrire.

Rien dans mon enfance, où j'espionnais mes parents *faire les comptes* et se prendre la tête entre les mains parce qu'une fois encore les dépenses excédaient leurs deux salaires, ne m'a donné envie d'un canapé en cuir, d'un écran géant de télévision, d'une voiture performante et de glisser de plein gré la tête dans le collet d'un crédit à la consommation.

Rien dans mon enfance ne préfigurait l'époque où les employés acceptent de verrouiller les accès à

l'eau potable dans les gares et les édifices publics pour éviter les attroupements de mendiants, de sans domicile fixe et de migrants.

Rien dans mon enfance – ni les vérifications à la lampe de poche, ni même le déplacement du lit pour passer l'aspirateur – n'est parvenu à totalement me convaincre que je pouvais glisser un pied ou une main hors des draps sans qu'une créature malfaisante et affamée cachée sous mon lit ne tente de s'en saisir.

Rien dans mon enfance où j'observais les hommes s'endormir le dimanche midi après avoir fait un sort au repas mitonné par les femmes ne m'a appris à cuisiner, à laver la vaisselle, à manier un aspirateur, à nettoyer des vitres.

Rien dans mon enfance où mon père gueulait si ses chemises n'étaient pas repassées ne m'a montré comment programmer une machine, étendre le linge, faire la poussière, reprendre une chaussette, recoudre un bouton, récurer les chiottes, laver le bac de la douche, faire les courses, prévoir les repas pour la semaine, éplucher des légumes, surveiller le temps de cuisson, balayer la cuisine, ranger les placards, essuyer la vaisselle.

Rien dans mon enfance où ma mère surveillait mes devoirs et mon père me grondait si j'avais de

mauvaises notes ne m'a conduit à stimuler mes enfants, à les soutenir en français et en mathématiques, à revoir avec eux les méthodes de la dissertation, à les faire dessiner, à les encourager à réciter leurs leçons.

Rien dans mon enfance où il était normal que les hommes soient hommes et les femmes femmes, où j'avais une fois vexé ma grand-mère en la prenant de vitesse pour débarrasser la table, n'a semé en moi l'évidente simplicité du partage.

Rien dans mon enfance où je rêvais de posséder un walkman n'anticipait qu'adulte, je serais souvent la seule personne dans un bus ou un train à écouter les bruits du monde plutôt que de me couper d'autrui avec deux oreillettes.

Rien dans mon enfance ne m'a déformé au point de manger des kiwis en toutes saisons et à consommer des fraises à Noël.

Rien dans mon enfance, où mon père faisait des détours pour arranger les autostoppeurs et où il était possible de compter sur une longue chaîne de solidarité d'amis d'amis pour trouver un canapé où dormir, ne posait les fondations de l'ubérisation des rapports humains, des Blablacaristes et des Airbnbistes, de la commercialisation constante de nos services et de nos gestes.